

Grey Scale #13



DANES PICTA .COM

A 1 2 3 4 5 6 M 8 9 10 11 12 13 14 15 B 17 18 19



ÉCOLE POLONAISE

25 JANVIER

1925



PARIS
ÉCOLE POLONAISE
15, Rue Lamandé (17^e)



ÉCOLE POLONAISE

25 JANVIER

1925



PARIS
ÉCOLE POLONAISE
15, Rue Lamandé (17^e)

ÉCOLE POLONAISE DES BATIGNOLLES

Reconnue d'utilité publique, 8 Avril 1865

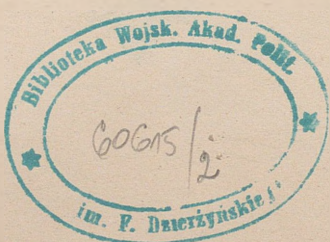
A LA MÉMOIRE
DES ÉLÈVES DE L'ÉCOLE
MORTS AU CHAMP D'HONNEUR

(INAUGURATION DU MONUMENT — 25 JANVIER 1925)



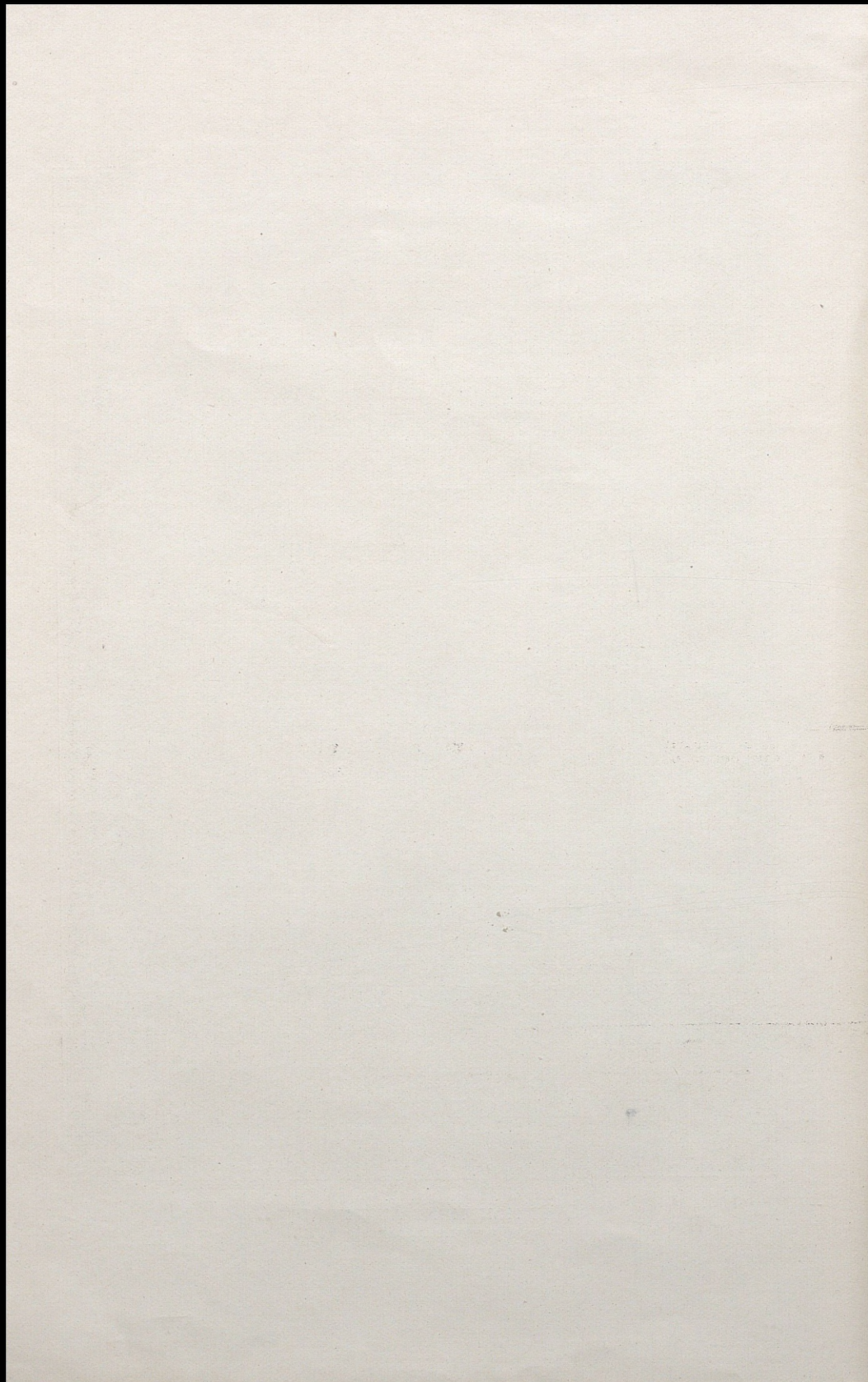
PARIS
ÉCOLE POLONAISE
15, RUE LAMANDÉ (17^e)

—
1923





LE MONUMENT AUX MORTS
INAUGURÉ LE 25 JANVIER 1925



A LA MÉMOIRE
DES ÉLÈVES DE L'ÉCOLE POLONAISE
MORTS AU CHAMP D'HONNEUR

Le dimanche 25 janvier 1925, à 14 h. 30, ont été inaugurées les tables de marbre dressées dans la cour de l'École Polonaise des Batignolles, 15, rue Lamandé, pour perpétuer le souvenir des élèves morts pour leurs deux patries, la France et la Pologne, pendant la grande guerre de 1914 à 1919.

Cette imposante cérémonie était présidée par M. Paul Appell, recteur de l'Académie de Paris. Autour de lui avaient pris place MM. le maréchal Foch; Son Excellence Alfred Chłapowski, ambassadeur de Pologne à Paris; Emile Picard, de l'Académie française, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences; L. Mickiewicz, président du Conseil d'Administration de l'École; les généraux Weygand et Nessel; J. Noulens, ambassadeur de France, président de l'Association France-Pologne; Kłobukowski, ministre plénipotentiaire; A. Budzyński, directeur de l'École; H. Gałczowski, avocat; Em. Piędzicki, ingénieur-conseil; Ed. Pożerski, chef de laboratoire à l'Institut Pasteur; M. Ratyński, docteur en médecine; A. Zaborowski, ingénieur des mines; D. Zaleski, chef de bureau de la Préfecture de la Seine; Ch. Brzezicki, docteur en médecine.

Aux premiers rangs d'une nombreuse assistance qui affluait dans la grande salle et débordait hors des portes, on remarquait: Mme l'Ambassadrice A. Chłapowska; Mmes Hélène Paderewska; Paul Appell; A. Kłobukowska; M. Obalska, présidente de l'Association des Anciennes Élèves de l'Hôtel Lambert; A. Budzynska; M. le chanoine Martin, directeur du Collège Stanislas, et l'abbé Beaussart, aumônier du Collège; Ph. Crozier, ambassadeur de France; le baron Taube et Mme la baronne; J. Babiński, médecin des hôpitaux, membre de l'Académie de Médecine; H. Babiński, ingénieur des mines; B. Niewenglowski, inspecteur général de l'Université; Th. Cho-

jecki; le personnel de l'Ambassade, le comte Poniński et la comtesse Ponińska; Woźnicki; Schimitzek; Lasocki, consul général de Pologne; le colonel Kleeberg et Mme; le colonel Me-karski et Mme; le docteur Motz et Mme; le docteur Fr. Guermon-prez, prof. à l'Université catholique de Lille; Adrien Legrand, ancien directeur de l'Ecole française de Bucarest; André Brillouin, ingénieur-conseil de l'Ouest-Lumière; Paul Kleczkowski, président de l'Union des Journalistes polonais et Mme; Ménabréa, secrétaire général de l'Association France-Pologne; A. Merlot, directeur de *la Pologne* et de la Chambre de Commerce franco-polonaise de Paris; Palewski, président, et Smogorzewski, secrétaire de l'Union des anciens Combattants polonais en France; les représentants de la presse polonaise, ainsi que de nombreuses personnalités parisiennes et de la Colonie polonaise.

Après les discours qu'on lira ci-après, la bénédiction du monument des morts a été donnée par Monseigneur Żrałek, aumônier de l'Institution Saint-Casimir.

DISCOURS DE M. A. BUDZYŃSKI

Directeur de l'Ecole polonaise.

Monsieur le Maréchal,

Je crois que M. l'Ambassadeur de Pologne, M. le Recteur de l'Académie de Paris, tous ceux qui nous entourent, parents et amis de nos combattants morts pour la patrie, me permettront, avant l'ouverture de la séance dont ils sont la raison d'être, me sauront même gré de vous remercier d'être venu parmi nous et de l'honneur que nous fait le grand chef qui, aux jours les plus périlleux, a commandé l'ensemble des armées libératrices de la France et de toute la civilisation. Puis-je ne pas associer à ce remerciement ému l'organisateur de la victoire polonaise de 1920, M. le général Weygand qui, à peine de retour, de son gouvernement dans l'Orient français, a bien voulu aussi venir à nous et nous donner aujourd'hui quelques-uns de ses précieux instants ?

Monsieur le Recteur,

L'Ecole polonaise est heureuse de vous voir venir jusqu'à elle. Elle en est heureuse et fière pour des raisons que je ne saurais énoncer toutes, tant elles sont multiples.

Quant à moi, si je pouvais parler ici de l'amitié que vous voulez bien me conserver depuis notre jeunesse, cela me serait très agréable. Mais ce n'est pas ce dont il s'agit aujourd'hui.

L'Ecole polonaise des Batignolles est, comme on dit, à un tournant de son histoire. Elle a déjà quatre-vingt-deux ans d'existence. Elle a passé trente ans dans la grande maison qui est maintenant votre école normale de jeunes filles.

Là et ici, elle offrait à des enfants méritants de familles polonaises, un internat familial et national à peu près gratuit et, soit un enseignement primaire supérieur, soit un enseignement secondaire dont nous trouvions la substance dans un lycée de l'Etat. Sous cette forme, nous avons obtenu bien des résultats sur la valeur desquels tous sont d'accord : succès au concours général, à ceux des grandes écoles et ailleurs, et, ce qui vaut mieux encore, dans les grandes ou utiles carrières noblement parcourues. Mais, d'une part, nous ne pouvions rester dans les mêmes conditions et, d'autre part, nous croyons pouvoir faire encore mieux pour la Pologne.

En effet, en même temps que les subventions françaises disparaissaient avec le temps, les frais totaux d'existence de nombreux enfants augmentaient de façon imprévue. De plus, les moyens, les facilités pour eux de trouver un enseignement qui les préparât bien à la vie, n'étaient plus à Paris aussi rares qu'en 1842, date de notre origine. De nombreuses créations universitaires et municipales ont pourvu suffisamment à ces besoins.

Une seule tâche nous restait, enseigner à nos enfants nés en France la langue de leurs aïeux et cultiver en eux le sentiment national. Hélas ! celle-là aussi, il a fallu l'interrompre !

Enfin, l'Etat polonais a retrouvé dans la terrible crise qu'a été la guerre de 1914 son indépendance. Il lui faut, pour se procurer un personnel dirigeant, envoyer à Paris, et non en Allemagne, une élite de jeunes hommes pour s'y livrer aux études spéciales qui compléteront leur personnalité et assureront leur utilisation pratique dans le pays.

Notre Conseil d'Administration a pensé qu'à ceux d'entre eux qui seraient embarrassés pour trouver dans le Paris d'après-guerre un gîte, un lieu de travail, nous en pourrions offrir un ici même aux conditions les plus acceptables.

Oh ! nous voudrions offrir mieux que nous ne le pouvons malgré une large générosité d'une compatriote, Mme H. Paderewska. Elle seule pouvait faire que les destinées de notre maison suivissent leur cours et ne fussent pas brusquement arrêtées faute de ressources matérielles. Elle l'a fait avec une opportunité, une spontanéité de décision étonnantes. Sans elle aussi, sans les subsides qu'elle nous a procurés, ce cher projet du monument de nos morts, auquel j'ai hâte d'arriver, serait sans doute un projet sans réalisation. Elle a mis le comble à ses bontés en venant de loin, tout exprès pour se joindre à nous et nous avons la bonne fortune aujourd'hui de pouvoir directement remercier d'un cœur unanime notre grande bienfaitrice.

Je reviens, monsieur le Recteur, aux nouvelles destinées de l'Ecole. L'hospitalité que nous essayons d'offrir à une jeune élite de compatriotes restera encore longtemps assez loin du maximum de bien-être et trop près du strict nécessaire à une vie de travail.

Nous ne commencerons pas magnifiquement comme telle fondation qui a profité avant de naître d'un legs extraordinaire. Nous abordons l'avenir avec des ressources très limitées. Peut-être aussi trouvera-t-on que nous sommes ici plus loin qu'il ne faudrait des principaux centres d'enseignement supérieur. N'importe : l'espérance au début, la persévérance ensuite et les bonnes volontés sur lesquelles je crois que nous pouvons compter suffiraient à soutenir l'entreprise. Quoi qu'il advienne, monsieur le Recteur, l'honneur que vous nous aurez fait de nous présider aujourd'hui jettera sur la vieille Ecole et sur la nouvelle phase de son existence, un très réel, très grand éclat.

Votre présence parmi les illustres représentants du patriotisme qui sont ici, nous est précieuse pour une raison qui nous tient encore plus au cœur, car nous vous demandons de vous associer à la pieuse pensée que nous voulons donner à nos jeunes camarades victimes de la guerre, en inaugurant la

plaque commémorative qui porte leurs noms. C'est un devoir triste et sacré qui s'impose à nous. La plupart de ces noms sont ceux de jeunes officiers ou soldats qui avaient été nos élèves.

Parmi eux, sont ceux de mes fils. Il en est plus d'un que j'ai encouragé à partir même avant l'appel, à faire, dans toute la mesure du possible, leur devoir de Français et de Polonais.

La vue de leurs noms renouvelle et la douleur et le regret personnel que nous ressentions quand arrivait l'affreuse nouvelle de leur fin héroïque. Pauvres enfants qui n'ont pu voir autrement qu'en imagination le succès final et qui n'en ont pas moins été les artisans. Malgré tout, quand je pense, et c'est souvent, à leur perte irréparable, je ne suis pas maître d'un sentiment d'orgueil et je suis au moins aussi fier pour eux de leur conduite et de la beauté de leur sacrifice qu'affligé de leur fin douloureuse et prématurée.

Mais leurs anciens camarades ont plus que moi compétence pour leur rendre hommage devant le marbre qui garde la mémoire de leurs noms glorieux.

Le passé de notre sérieuse, de notre chère Ecole, répond de son honorable, de son utile avenir. Nous croyons, monsieur l'Ambassadeur de Pologne, monsieur le Recteur, messieurs, que le prestige apporté par votre présence à l'inauguration d'aujourd'hui est pour lui porter bonheur.

DISCOURS DE M. APPELL

Recteur de l'Académie de Paris.

Monsieur le Directeur et cher ami,

Quand j'avais le plaisir, voici bien des années, d'être votre camarade à l'Ecole Normale Supérieure, je ne prévoyais certes pas que le jeune mathématicien dont nous apprécions tous la camaraderie excellente et l'esprit éminemment géométrique, serait un jour le soutien zélé et presque le père de la jeunesse polonaise en France. J'aurais dû le pressentir en constatant votre enthousiasme patriotique si ardent. Ce que vos prédécesseurs, vos administrateurs et vous, avez fait pour les jeunes enfants de l'Emigration a été très bienfaisant et très louable. Ce que vous rêvez et que vous espérez voir réalisé pour les étudiants envoyés par la Pologne serait peut-être, maintenant que la libération et la renaissance de votre pays sont acquises, plus opportun et plus fécond encore. Combien je voudrais qu'une aussi belle conception fût, au lieu d'un beau rêve d'avenir, une création assurée. Combien je serais heureux d'assister à sa réalisation !

Monsieur le Maréchal, Monsieur l'Ambassadeur,

Monsieur le Président du Conseil d'Administration,

Mesdames, Messieurs,

Comme recteur, je vous félicite de vouloir créer, si les obstacles qui arrêtent aujourd'hui tant d'initiatives ne s'y opposent pas, un foyer, un asile national, qui abritera une élite de jeunes Polonais avides de participer aux diverses formes d'enseignement supérieur qu'offre dans sa capitale la France scientifique, littéraire, administrative et artistique.

Vous entendez, avant tout, faire œuvre de patriotisme et servir la Pologne immortelle, mais vous servirez aussi la France en facilitant la propagation de ses idées, de ses découvertes, de ses méthodes de travail et d'enseignement. Ce n'est pas que l'éclat, la valeur ou le charme de l'esprit français n'aient été, dès longtemps, connus et appréciés par votre pays : mais ce que vos jeunes gens doivent connaître et apprécier avant tout, c'est le côté sérieux de cet esprit qui est caché par les Français avec une sorte de coquetterie, ce sont les efforts obstinés de nos compatriotes dans les œuvres pacifiques du progrès humain. Vous et moi, n'avons évidemment rien à apprendre sur ce point. Mais, le reste du monde n'en a pas une vision aussi claire que la nôtre. Il est indispensable pour l'avenir qu'une élite de votre jeunesse constate et saisisse sur le vif ces heureux efforts. Il est plus souhaitable encore qu'elle apporte à la vieille et glorieuse Patrie polonaise des méthodes de pensée, des procédés de travail répandus par nos chaires ainsi que par nos laboratoires. Nous désirons tous que dans le domaine de la science comme dans celui du sentiment artistique se fasse entre la Pologne et la France une union qui depuis très longtemps existe dans les cœurs.

Votre Directeur, en nous donnant un aperçu du projet en voie d'exécution, n'a pas dissimulé les difficultés qu'il comporte. J'en vois deux surtout d'ordre tout matériel et presque terre à terre, mais qui ne sont pas faites pour vous décourager.

D'abord, vous êtes ici un peu loin de presque tous les centres enseignants ; ensuite, vous commencez votre expérience dans des conditions modestes, malgré la grande et belle générosité d'une dévouée compatriote, épouse d'un illustre artiste.

Mais le temps n'est plus où les logis d'étudiants parisiens pouvaient être tout voisins des chaires autour desquelles ils se pressaient, et l'époque de la rue des Escoliers ou de la rue du Fonarre, celle même du Quartier Latin sont à jamais passées. L'enseignement supérieur est obligé d'essaimer ; au prix d'un trajet quotidien inévitable aujourd'hui, vos jeunes compatriotes seront encore satisfaits de se sentir ici dans une colonie polonaise, dans un quartier qui est un peu le leur depuis quatre-vingts ans. Venue pour étudier de la Pologne à Paris, votre jeunesse ne pourra hésiter à passer, dès qu'il le faudra, des hauteurs batignollaises à la Montagne Sainte-Genève, ou au quai Malaquais, ou à tel autre centre de notre haut enseignement.

L'autre objection paraît plus sérieuse : mais, sauf exceptions rares, les œuvres qui grandissent et durent sont celles qui ont eu, matériellement, de modestes origines. Cela est vrai de presque tous les établissements humains, des simples industries comme des États et des Patries. Les caractères se trempent et les traditions d'endurance, de patience énergique se forment dans les difficultés des débuts. C'est ce qu'enseignent l'histoire politique et l'histoire économique.

Si vous savez vous plier aux exigences des débuts, toujours malaisés, si le sentiment des réalités prédomine sur vos rêves et sur vos ambitions d'ailleurs si légitimes, vous durerez, vous progresserez ; avec de modestes commencements, vous rendrez de réels services et à la Pologne qui se forme une équipe dirigeante, et au renom de la France intellectuelle qui ne peut que gagner à être exactement connue. D'ailleurs, ce n'est pas le nombre, c'est la qualité de vos étudiants qui nous donnera le succès.

Je ne désire pas seulement que votre projet réussisse ; je vous en serais personnellement reconnaissant, puisque la plupart de vos étudiants fréquenteraient des enseignements de notre Université.

Je vous remercie tout particulièrement de m'associer à votre piété pour vos morts... permettez-moi, mesdames et messieurs, de dire « nos » morts

puisqu'ils sont tombés pour la liberté du monde, pour la France et pour l'Alsace dont je suis le fils très attaché. Il y a certainement parmi ceux qui m'écoutent des parents qui pleurent; ils ne comprendraient pas qu'on caressât des idées d'avenir sans songer à ceux dont le sacrifice a rendu cet avenir possible.

Quant aux jeunes hôtes de cette maison qui viendront de Pologne, si, dans les heures parfois dures nées des difficultés de la guerre, ils ont à se montrer résistants et patients, ils supporteront mieux les malaises passagers quand ils songeront à l'extrême et sublime endurance de leurs aînés. Pour eux, la joie de vivre et de travailler s'accordera avec la satisfaction d'une conscience sûre d'avoir rendu aux héros morts le tribut de souvenir et d'hommages qui leur est dû. C'est en communauté de sentiments que, avec tous les Polonais présents, je participe à cette pieuse cérémonie. Des cœurs de vrais Polonais et de vrais Alsaciens s'entendent nécessairement.

Je m'en voudrais de retarder plus longtemps la manifestation des sentiments qui vous animent et je donne la parole à votre camarade, qui représente ici les jeunes, M. Brzezicki.

DISCOURS DE M. BRZEZICKI

Au nom de l'Association des Anciens Elèves de l'Ecole Polonaise.

Excellence,
Monsieur le Recteur,
Monsieur le Maréchal,
Mesdames, Messieurs,

Un grand poète polonais, Jules Słowacki, dans une de ces visions prophétiques qui étaient familières aux poètes romantiques polonais, s'imagine la Pologne ressuscitée sous l'aspect d'un cavalier brillant, venant à l'endroit où repose le cadavre du soldat polonais :

« Un soldat repose ici, dit le cavalier, qu'il se lève ! qu'il saute sur mon cheval ! Les nations ressuscitent ! Les peuples triomphent ! Debout ; quiconque a une âme ! Debout ! Il est temps de vivre pour les hommes forts ! »

Mais l'ange qui veille sur le corps du soldat conjure le cavalier de continuer sa course :

« Il était destiné au sacrifice ! Cavalier ! vole plus loin, ne le réveille pas ! »

Mesdames et messieurs, plus heureux que Słowacki et que son cavalier symbolique, nous venons aujourd'hui, sinon réveiller de leur sommeil éternel les anciens élèves de l'Ecole polonaise tués au champ d'honneur, du moins leur crier avant toute chose la grande nouvelle qu'ils n'ont pas sue et que le poète ne pouvait que prédire : « Camarades, la Pologne est vivante et la France est sauvée ! »

Puis nous avons aussi le pieux devoir de penser à eux et d'évoquer leur vie pour comprendre la raison de leur sacrifice suprême.

Représentant de cette génération que l'on a appelée à juste titre la génération sacrifiée, camarade de classe de la plupart de ceux que nous pleurons, s'il ne m'a été donné de prendre part à leur sacrifice, j'ai du moins, avant et pendant la guerre, partagé leurs rêves et leurs espoirs, leurs déceptions et leurs angoisses. Et c'est en me faisant le fidèle interprète de leur état d'âme que je puis le mieux leur rendre l'hommage qui leur est dû.

Sur toute l'étendue de la terre française, on a inauguré des monuments aux morts. Les communes, les villes, les écoles, les groupements de toute sorte ont tenu à glorifier ceux qui, par leur mort, ont permis à la France de vivre. Le monument que nous inaugurons aujourd'hui ne ressemble pas aux autres. Ce monument a une double signification du fait que les morts qu'il glorifie étaient à la fois des Français, des Français incontestables, mais qu'ils étaient aussi des Polonais non moins authentiques. « Les plus Français des Polonais et les plus Polonais des Français », a-t-on pu dire de nous.

Français, ils l'étaient, certes, de naissance, d'éducation et de cœur. Presque tous avaient une mère française. Tous étaient nés en France ainsi que leur père et souvent leur grand-père. Le français était leur langue maternelle. Ils entraient dans la vie pour faire partie de la grande commu-



M. ŻRAŁEK DONNANT LA BÉNÉDICTION AU MONUMENT

nauté française et pour rendre par leur travail à cette patrie d'adoption la dette que, collectivement, ils avaient contractée envers elle. Ils étaient les descendants de ces émigrés de 1830 et de 1863 que la France hospitalière avait accueillis comme ses enfants et qui avaient réalisé sur la terre de France cette chose inouïe : devenir Français dans l'âme tout en restant fidèles à la patrie de leurs aïeux. Ce déracinement, loin de diminuer leurs sentiments patriotiques n'avait fait que les accroître, leur patriotisme était devenu double et ils avaient élargi leur cœur à la mesure de ces deux amours. Nos camarades étaient leurs dignes fils. Amoureux de tout ce qui portait le nom français, que ce fût littérature, science ou art, élevés côte à côte avec ces générations de jeunes Français d'avant-guerre qui, eux aussi, allaient étonner le monde par leur héroïsme et payer de leur vie le droit de s'appeler Français, le cœur épris de liberté et l'intelligence dominée par ce goût de la critique et par ce sentiment de la mesure qui sont les caractéristiques les plus certaines de l'esprit fran-

çais, mes camarades ne se distinguaient en rien au premier abord des jeunes Français de leur âge.

Et cependant, pour qui les connaissait bien, il y avait en eux quelque chose de plus que chez leurs camarades. Ils n'étaient pas que des Français, ils étaient des Polonais de l'émigration. Il ne m'appartient pas de vous dire ce que c'est qu'un Polonais de l'émigration, mais tous les Polonais qui m'écoutent savent le caractère très particulier de ces émigrés, leur ouïte passionné pour tout ce qui de loin ou de près touche à la Pologne, leur idéalisme parfois chimérique, leur goût de l'action et ce mélange si spécial que l'on voit en eux des qualités foncières du Français et des dons exceptionnels de la race polonaise. Mes camarades s'étaient formé de vraies âmes d'émigrés sur les bancs de cette école qui, elle aussi, est à l'honneur aujourd'hui par le sacrifice insigne qu'elle a fait à la France et à la Pologne de vingt de ses enfants.

Ah ! certes, nous ne pensions pas à l'héroïsme quand nos mères nous faisaient franchir tout larmoyants cette grille. A première vue, cette école ressemblait à toutes les autres et ne nous attirait guère. Nous menions en gros la vie des jeunes lycéens français dont nous partageions les études. Et cependant, l'air que nous respirions était polonais. Si l'on a pu appeler les Batignolles une petite Pologne, la capitale de cette Pologne était ici. Dès notre arrivée, nos yeux étaient attirés par des plaques qui se trouvaient dans la cour et où nous lisions les noms des anciens élèves morts pour la Pologne en 1863 et morts pour la France en 1870. C'était donc ici une école dont les élèves mouraient pour leur double patrie, c'était une école où l'on enseignait à mourir pour la Patrie. Tous les jours, on nous faisait réciter une prière composée par notre grand Mickiewicz et toute pleine de fièvre patriotique :

« Permets-nous, Seigneur, de te prier un jour comme nos ancêtres sur le champ de bataille, les armes à la main, devant un autel fait de nos tambours et de nos canons, de te louer dans es églises de nos villes et de nos campagnes, sur les tombeaux de nos aïeux. »

Élevés par des mères françaises, pleines de respect certainement pour la Pologne, mais ignorantes de la langue polonaise, nous ne savions, pour la plupart, que tout juste prononcer nos noms hérissés de consonnes. Mais voici que de vieux maîtres nous faisaient pénétrer le génie de cette langue, la plus nuancée et la plus harmonieuse qui soit. On nous enseignait à la prononcer, puis, très vite, on nous a fait connaître les chefs-d'œuvre immortels de sa littérature. De ce jour, nous étions consacrés Polonais. Nous nous sentions devenus les fils spirituels de ces poètes romantiques de la Pologne qui promenaient à travers l'Europe leurs espoirs et leurs angoisses, nous savions par cœur les poèmes de douleur où Mickiewicz, Słowacki, Krasiński, Ujejski, Bohdan Zaleski chantaient la patrie crucifiée et prédisaient sa résurrection. Pour nous, les mots de sacrifice, d'héroïsme, de mort étaient le pain de chaque jour. Nous n'imitions que trop bien ce jeune Polonais dont parle Mickiewicz, dans les stances à la Mère polonaise.

« O mère polonaise, si ton fils, délaissant le cercle de ses camarades court vers les vieillards qui lui racontent des légendes de la Patrie et s'il baisse la tête au récit des hauts faits de ses aïeux, ô, mère polonaise, ton fils s'amuse mal ! »

Et comme si cela ne suffisait pas encore, pour nous saturer d'idéalisme polonais, on nous faisait assister périodiquement à ces cérémonies commémoratives par lesquelles l'émigration polonaise gardait le contact avec le passé et préparait l'avenir. Toutes les occasions étaient bonnes pour glo-

rifier la Pologne devant nous. Le 29 novembre, on commémorait l'anniversaire de l'insurrection de 1830, le 23 janvier, c'était celui de l'insurrection malheureuse de 1863, le 3 mai, on nous faisait partager les espoirs ensoleillés des patriotes polonais du lendemain des partages, enfin le 21 mai Montmorency voyait venir les petits Polonais des Balignolles s'incliner pieusement dans ce cimetière qui est la nécropole polonaise de France.

Voilà, mesdames et messieurs, dans quelle ambiance à la fois française et polonaise ont été élevés mes camarades et vous comprenez maintenant combien ils étaient prêts au sacrifice que leur double patrie allait leur demander.

Car voilà qu'en 1913, alors qu'ils se préparent au dur combat de la vie, ils entendent des bruits inquiétants qui commencent à parcourir l'Europe. Des camarades venus de Pologne leur font part de l'attente fiévreuse où se trouve leur pays. Escomptant une guerre localisée entre la Russie et l'Autriche, les Polonais se préparent à secourir le joug moscovite. Vous savez que cet espoir ne fut pas réalisé. S'il était vrai, ainsi qu'on l'a dit, que depuis les partages l'Europe se trouvait en état de péché mortel, sans doute fallait-il un bain de sang pour laver l'Europe de ce péché et pour ressusciter la crucifiée.

Comme leurs compagnons français, mes camarades avaient le pressentiment de leur destinée. Je me souviens que, non contents des leçons de polonais qu'on leur donnait à l'école, ils prenaient sur leur temps de liberté pour s'exercer avec leurs camarades venus de Pologne à la pleine possession de la langue polonaise et qu'ils avaient fondé, à l'exemple de leurs aînés de 1863, une sorte d'association secrète où ils s'étaient promis mutuellement pour le grand jour de la délivrance de rester fidèles à leur double idéal polonais et français.

Mes camarades ont tenu leur promesse. Je ne vous dirai pas quelle fut leur mort. Elle fut telle que Mickiewicz la prédisait dans ses stances à la mère polonaise que je vous citais tout à l'heure :

« O mère polonaise, ton fils sera appelé à un combat sans gloire et à un martyre sans résurrection. »

Dans cette guerre atroce dont l'Europe est encore malade, l'humanité comme honteuse de l'œuvre de mort qu'elle accomplissait, se terrait pour tuer et couvrait d'un lourd anonymat le sacrifice auguste de ceux qui mouraient pour plus de liberté et pour plus de justice.

Mais si la mort sur le champ de bataille fut, pour la plupart de mes camarades, une mort obscure, vous savez maintenant la signification profonde qu'elle a eue.

Et voici que pour témoigner de ce double idéal pour lequel sont morts ces anciens élèves de l'École polonaise, les représentants les plus hautement qualifiés de la France et de la Pologne sont venus parmi nous, désireux de rendre par leur présence aussi éclatant que possible l'hommage d'aujourd'hui.

Monsieur le Maréchal, ces camarades que nous pleurons n'auraient jamais osé espérer en mourant qu'ils seraient solennellement salués aujourd'hui par celui qui les a conduits à la victoire. Sur les bancs de cette école, on leur avait enseigné qu'un Polonais ne sait que vaincre ou mourir. Grâce à vous, monsieur le Maréchal, ils ont vaincu et leur mort est victorieuse par delà la tombe. Vous vous souvenez de ce grenadier de Napoléon dont parle le poète : au moment de mourir, après les terribles désillusions de la défaite, gardant quand même l'espoir d'une victoire future, il demande à son camarade de le coucher sur la tombe tout armé, fusil sur l'épaule, casque en tête, prêt à se dresser d'un bond pour suivre son empereur

quand il entendra sur la pierre de son tombeau le roulement des canons et le piétinement des fantassins. Si de tels miracles pouvaient se réaliser, si les morts pouvaient sortir de leur tombe quand leurs vœux les plus chers se trouvent exaucés, soyez sûr, monsieur le Maréchal, que mes camarades morts au champ d'honneur seraient là, auprès de nous, pour vous dire leur enthousiasme et leur reconnaissance.

Monsieur l'Ambassadeur de Pologne, il est peu de rêves de jeunesse qui se trouvent exaucés dans l'âge mûr. Quand nous étions enfants, nous rêvions souvent dans cette école de cette résurrection de la Pologne dont on exaltait nos jeunes imaginations et nous nous représentions l'envoyé de la Patrie qui viendrait, messenger ardent, nous annoncer la grande nouvelle. Nous le parions tantôt du costume glorieux des cavaliers de Sobieski aux ailes d'argent, ou bien nous le vêtions comme ces vieux gentilshommes polonais que Sienkiewicz a popularisés, ou bien encore comme un paysan de Kosciuszko ou comme un insurgé de 1830. Les circonstances de la vie veulent, monsieur l'Ambassadeur, que vous veniez vers nous avec un vêtement plus adéquat à vos hautes fonctions. Mais vous êtes quand même pour nous cet envoyé de la patrie de nos pères que nous évoquons tout petits et en venant honorer avec nous nos camarades morts pour la France et la Pologne, vous réalisez pour nous et aussi pour eux ce rêve que jamais nous n'avions pu croire possible. Et ces camarades, par ma faible voix, me chargent de vous rappeler un prophétique message de Slowacki que, peut-être, vous voudrez transmettre et relire à nos frères aimés de Pologne, pour qu'on sache bien là-bas que les Polonais tombés sur le sol de la France, tournaient en mourant leurs yeux, vers la patrie de nos pères.

« O Pologne ! Pologne ! ô sainte ! ô pieuse nation ! Si jamais tranquille et florissante tu tournes tes yeux, éclatante de bonheur, sur les tombeaux où les vers nous rongeront, ô Pologne bien-aimée, lorsque nous ne serons plus, pense à nous, pense à nous ! c'est nous qui avons fait de ton nom la prière qui pleure et la foudre qui gronde. »

DISCOURS DE M. LE DOCTEUR POZERSKI

A la mémoire des Elèves de l'Ecole Polonaise, morts pour la France.

Excellence,

Monsieur le Recteur de l'Académie de Paris,

Monsieur le Maréchal de France et de Pologne,

Mesdames, Messieurs.

Il y a bientôt un siècle, en 1831, l'armée polonaise subit une défaite. Une grande partie de ses officiers et de ses soldats quitta le territoire et se répandit en Europe. La France en accueillit le plus grand nombre.

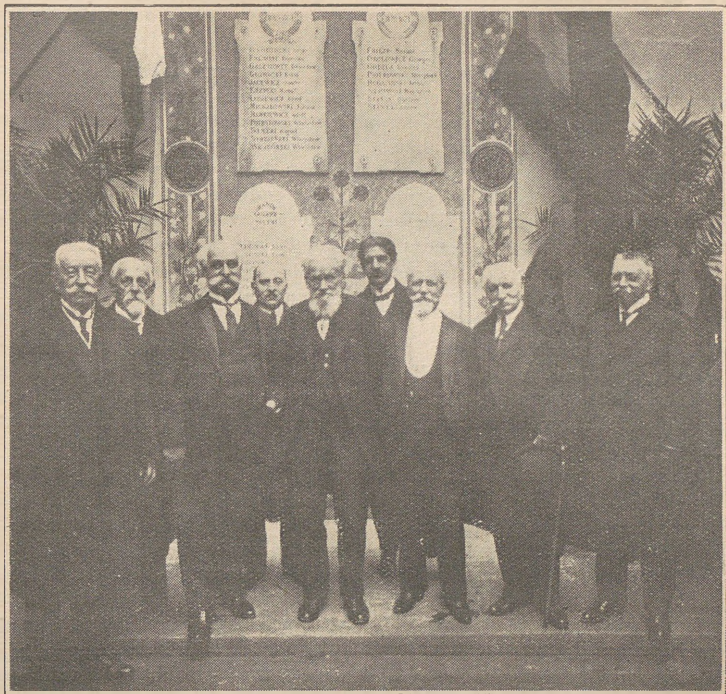
Chacun des anciens combattants avait emporté avec lui son uniforme et son ordre de mobilisation; puis attendait avec espoir le jour où il lui faudrait rejoindre son régiment.

Ce jour tardait à venir. Et tout en conservant dans le fond de leur âme une espérance que rien ne devait diminuer, les Exilés qui vivaient en France voulurent élever leurs enfants, nés sur la Terre hospitalière, en aussi bons Français que fervents Polonais. Pour cela, ils fondèrent l'Ecole polonaise.

Alors, la France généreuse, qui était devenue pour nos pères une seconde patrie, prodigua à cette école et son appui moral et une aide matérielle aussi importante qu'indispensable.

Grâce à la France, les enfants des Exilés polonais sont devenus des hommes. Aussi, ont-ils toujours ressenti, dans leur cœur, la même reconnaissance infinie pour la Pologne, pays de leurs pères, que pour la France à laquelle ils doivent tout.

Et, lorsque leurs deux patries furent en danger, les anciens élèves de l'Ecole polonaise furent toujours au combat.



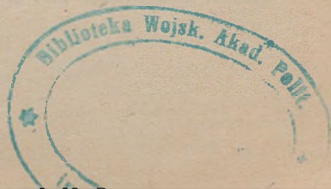
LES MEMBRES DU CONSEIL D'ADMINISTRATION DE L'ÉCOLE DEVANT LE MONUMENT

Pendant l'insurrection de 1863, treize des nôtres furent tués en Pologne. En 1870, huit de nos frères tombèrent dans les rangs de l'armée française.

Le 2 août 1914, lorsque le tocsin sonna, les anciens élèves de l'Ecole polonaise, jeunes et vieux, partirent à la guerre. Les uns en revinrent, les autres... glorieux... y périrent.

Il en est qui moururent en héros, debout, en avant de la tranchée... Ils savaient que, dans un quart d'heure, ils devaient se porter en avant; et, comme tous les poilus, ils n'avaient nullement besoin d'exhortations patriotiques pour marcher face à la mort. Ils y allaient parce qu'ils étaient soldats.

Le lieutenant regardait sa montre, les hommes se préparaient en silence. L'officier levait la main et, le premier, sautait sur le parapet. Tous le suivaient... Quelques secondes d'alignement, comme pour la parade... Le



lieutenant, fusil à la main, prenait la gauche... Coude à coude, les hommes ne formaient plus qu'un seul bloc qui avançait.

Alors, on eût dit que la terre s'entr'ouvrait avec fracas et que le ciel vomissait du fer.

.....
La nuit suivante, les mains et le visage ensanglantés, les vêtements déchirés par les fils de fer, des brancardiers ramenaient les cadavres de nos frères... Puis, un peu à l'arrière, quelques nouvelles petites croix grises, surmontées d'un casque de fer, venaient rompre la monotonie désertique de cette plaine labourée de tranchées où, sous terre, vivaient, côte à côte, les vivants et les Morts.

D'autres de nos frères furent tués en plein ciel.

Loin des lignes ennemies, escortés par leurs camarades, ils quittaient leur baraquement, jetant un dernier coup d'œil sur la cagna qu'ils avaient décorée, comme une chambre de midinette. Ils étaient beaux, élégants, habillés de noir, comme s'ils allaient à leur mariage avec le ciel.

Avant de monter dans leur avion, les uns faisaient un signe de croix, d'autres contemplaient un portrait, d'autres embrassaient un fétiche... Le moteur ronflait; l'appareil s'élevait... s'élevait encore en tournoyant et filait... Il n'était plus qu'un minuscule point dans le ciel.

Tout à coup, autour de lui, éclataient des centaines de petits nuages tout blancs qui faisaient ressembler l'azur à un tableau de Murillo.

L'avion filait toujours... puis, brusquement, hésitait et s'arrêtait dans le ciel... Alors, semblable à une toute petite feuille morte, il tombait en vacillant, très loin, dans les lignes ennemies... On voyait une flamme s'allumer. Puis... comme s'échappant d'un encensoir qui s'éteint, une fumée blanchâtre montait vers le ciel... vers le ciel où un de nos frères venait de trouver la mort.

D'autres sont morts au poste de secours.

Ils étaient là, blessés, couchés dans l'étroit boyau, sur des brancards, dans la boue, sous la pluie, attendant leur tour d'être portés au pansement.

Dans cette infirmerie improvisée, à l'atmosphère confinée sentant le pétrole, la fange et la teinture d'iode, les médecins, courbés sur leurs blessés, les reins brisés par leur pénible et long travail, entaillaient les vêtements durcis par la boue, pansaient d'horribles blessures, injectaient le sérum bienfaiteur qui jugulait le tétanos.

Parfois, on apportait un blessé, tout blanc comme s'il eût été pétrifié par la couche épaisse de boue crayeuse desséchée, qui le couvrait tout entier. Sur ce visage marmoréen, on ne voyait qu'une bouche entr'ouverte, des yeux qui s'éteignaient et deux sillons creusés par des larmes.

Ne pouvant être le médecin qui devait sauver le blessé, le major devenait l'homme qui accomplit l'ultime devoir auprès de son frère qui va mourir.

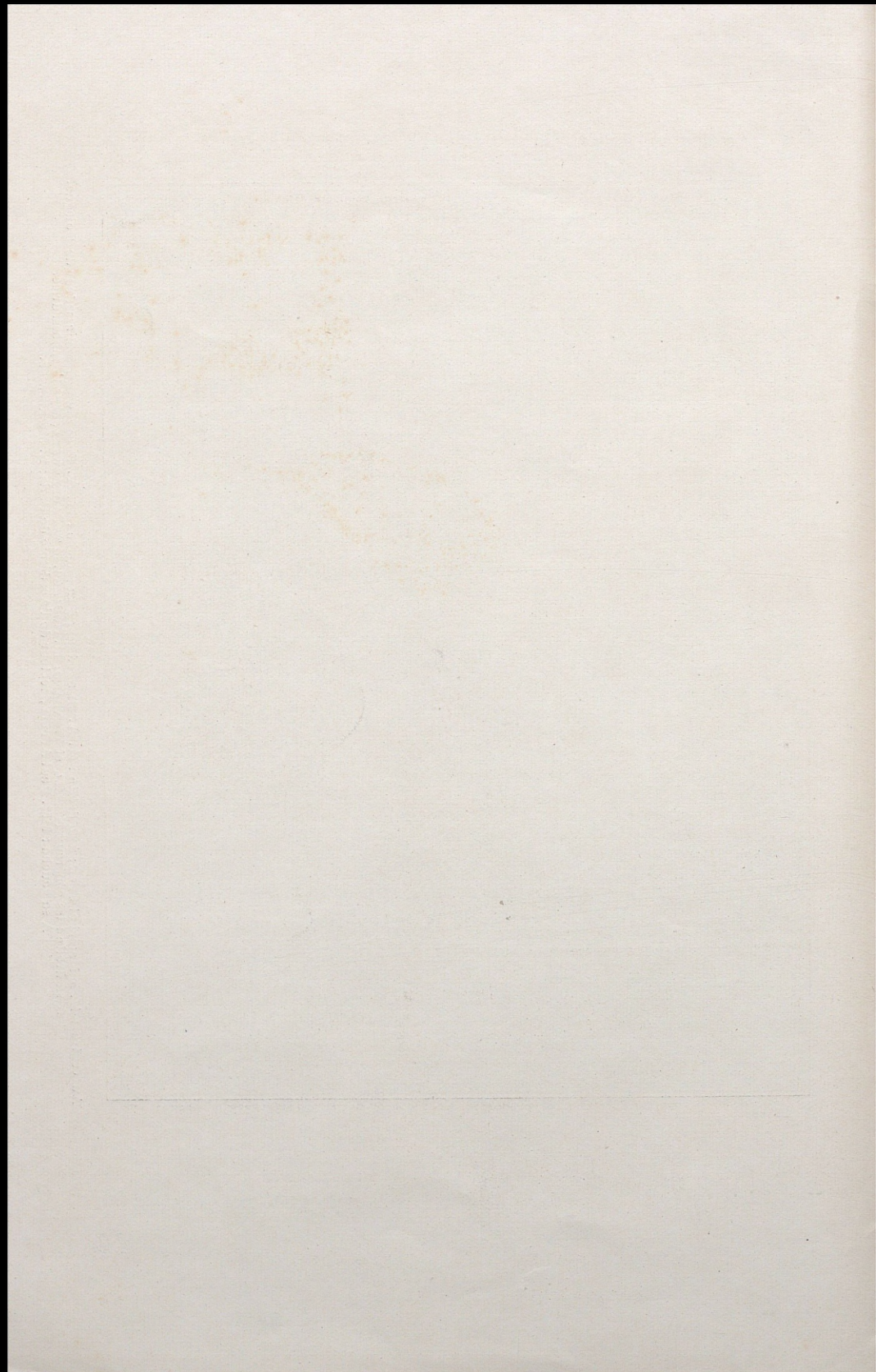
Et lorsque, sur le front déjà froid, il déposait le baiser viatique... avant de se fermer pour toujours, les lèvres du soldat murmuraient : « Monsieur le major... maman. »

Pour les uns, les plus heureux, pour ceux qui mouraient dans une douce vision, la maman était la sainte femme qui, le soir, à la lumière avare d'une lampe fumeuse, tricotait un chandail de laine, en attendant la lettre qui ne devait plus *jamais* venir.

Pour d'autres, les déshérités du sort, orphelins dès leur bas âge, qui avaient été recueillis et élevés dans ces murs, la maman qu'ils évoquaient avant de mourir était cette Ecole polonaise pour qui, nous les anciens élèves, nous avons une si profonde affection.



Au centre : M. le Maréchal Foch ; à sa droite : M. A. BUDZYŃSKI ; à sa gauche : M. A. CILAPOWSKI, ambassadeur de Pologne.
A sa droite : les généraux NIESSEL et WĘRYGAND, M. NOULENS, M^{me} PADEREWSKA, M^{me} l'ambassadrice.
A sa gauche : MM. Paul APPELL, recteur de l'Académie de Paris ; L. MICKIEWICZ.



Sont morts au champ d'honneur les élèves de l'Ecole polonaise :

| | |
|---------------------|-------------------------|
| Budziński (Léon). | Jedynowicz (Ladislas). |
| Budziński (André). | Jedrzejewicz (Jacques). |
| Budzyński (André). | Kamiński (Robert). |
| Budzyński (Marcel). | Konarski (Marcel). |
| Budzyński (Paul). | Nieradzki (Jean). |
| Czyż (Emile). | Obrycki (Nicolas). |
| Dybowski (Xavier). | Ogonowski (Lionel). |
| Esmann (Casimir). | Poczobut (Lucien). |
| Grabowski (Henryk). | Swiellński (Michel). |
| Hankiewicz (André). | Syciński (Ladislas). |
| Hulewicz (Marius). | Zaborowski (Jacques). |
| Hummel (Stanislas). | Zaleski (Camille). |
| Iwanowicz (Joseph). | Zaleski (Maxime). |

France, Tu as fait de nous des hommes.

En témoignage de notre infinie reconnaissance... pour toi, France, nos frères ont versé leur sang.

Pour Toi, France, nos frères ont donné leur vie.

DISCOURS DE S. Ex. M. ALFRED CHŁAPOWSKI

Ambassadeur de Pologne en France.

J'apporte ici l'hommage du Gouvernement polonais à la mémoire des héros que vous célébrez aujourd'hui par l'inauguration d'un tableau d'honneur. En suivant la tradition de vos pères — aux noms de ceux qui sont morts pour la France et la Pologne en 1863 et 1870 — vous avez voulu joindre les noms de vos camarades, tués ou disparus, des années 1914-1918, pour affirmer et constater, par cette manifestation, la continuité et la fidélité de vos sentiments à l'égard de la France et de la Pologne.

Avant de prendre la parole dans cette cérémonie, j'ai consulté ce qui s'appelle dans le style administratif le dossier de l'Ecole polonaise. Quel instructif et émouvant dossier ! Toute l'histoire de l'émigration y passe, avec tous ses ennuis et toutes ses difficultés, mais aussi avec toutes ses joies, cette histoire qui, après 1831 surtout, forme un chapitre très important, sinon le plus important de nos destinées d'après les partages.

Dès les premières années de l'émigration, l'idée de créer un enseignement national polonais est née en France, mais cette idée ne peut être réalisée qu'en 1841. A cette date, sous les auspices du général de division Dwernicki, la « Société d'Education Nationale » cherche à fonder une Ecole polonaise en France.

« Une nation, constate l'appel signé du général, ne peut être certaine de son avenir et de sa grandeur que si l'éducation de sa jeunesse est nationale et bien organisée ; c'est aujourd'hui le principal but de l'émigration. »

Cet appel trouve un écho retentissant dans tous les milieux polonais ; des souscriptions arrivent d'un peu partout, mais des souscriptions insignifiantes, car l'émigration est pauvre. Ce n'est que grâce à un don de 50.000 francs de l'ancien Nonce Ledochowski que l'Ecole peut être fondée en 1842, d'abord comme annexe à une Ecole française, puis dans un modeste local du Quar-

tier Latin, et enfin, le rêve est exaucé, dans une propriété à elle, au « vil-
lage » des Batignolles, près Paris. Dès la première heure aussi, le Gou-
vernement français qui entoure les émigrés de sa bienveillante sollicitude
lui accorde des subventions qu'il continuera jusqu'au dernier moment. Des
particuliers, grands et petits, parmi lesquels il y en a d'illustres, tels Arago,
Vavin, envoient leur obole. Et dans les comptes rendus de l'Ecole, on lit
par exemple : messieurs les Français, amis des Polonais, 12.000 francs;
et puis, un don que je relève parmi d'autres car il est touchant : Béranger,
chansonnier, une houe, dont notre célèbre héros Kosciuszko se servit pen-
dant son séjour dans les environs de Fontainebleau...

Aux souscriptions se joignent des collaborations des plus précieuses, des
compétences françaises et polonaises; chacun y met du sien pour que l'Ecole
puisse le mieux remplir les fins auxquelles elle doit servir et remplacer
utilement l'enseignement du pays absent.

Si je me suis permis de citer ces quelques détails sur l'origine de l'Ecole
polonaise, c'est que ces origines expliquent le mieux le rôle qu'elle a joué
dans notre vie nationale du XIX^e siècle. Créée par le dévouement et pour
le dévouement, sur une terre étrangère mais hospitalière, elle a su inculquer
à la jeunesse qui lui avait été confiée l'amour de la patrie, la certitude
que cette patrie doit renaître un jour et qu'un jour peut venir où elle
aura besoin d'eux. Et chaque fois que la Pologne avait besoin de ses fils
ou que la France, leur seconde patrie, avait besoin d'eux, ils n'ont jamais
manqué à l'appel. Les noms de ceux qui sont inscrits sur le tableau d'hon-
neur que nous allons inaugurer sont la meilleure preuve de la fidélité des
élèves de l'Ecole polonaise à leurs patries.

Je pourrais citer des noms de ceux qui, morts ou vivants, jadis ou
aujourd'hui, ont collaboré à créer la grandeur de l'Ecole polonaise et
l'estime générale dont elle s'honore. Mais la liste en serait trop longue,
et puis, ne suffit-il pas que l'on sache que « c'étaient des Polonais » ?

En terminant, je m'incline bien bas devant ce tableau commémoratif
qui, dans la cour de l'Ecole, symbolise tant de sacrifices patriotiques. Je
m'incline bien bas pour honorer la mémoire de ces fils d'émigrés qui,
loin de leur patrie, ont su garder intact leur amour pour la Pologne, et
ont donné leur vie pour collaborer à sa résurrection. Je m'incline bien
bas devant le deuil et la douleur de leurs parents survivants, et je leur
apporte, au nom de la Pologne, les condoléances les plus émues. Je souhaite
qu'ils soient consolés dans cette douleur et dans ce deuil par le sentiment
de la grandeur de la mission qu'ont remplie ces héros, mission qui a
amené la victoire et le rétablissement de la Pologne.



KSIĘGARNIA

ANTYKWARIAT



630783 E